

NOTRE PERE
Walbourg. Mai 1987

Je voudrais essayer de placer la prière dominicale dans un rapport qui me paraît important avec l'histoire de l'Exode, avec les Béatitudes et avec le rite du baptême tel que nous l'avons dans l'Eglise Orthodoxe. Je laisserai de côté les trois-quarts de ce sujet et je voudrais attirer votre attention simplement sur quelques points qui se rapportent directement au texte de la prière dominicale.

Souvenez-vous que c'est le Seigneur qui nous a donné cette prière. La première chose qui devrait nous frapper, c'est que, quand le Seigneur nous dit : tournez-vous vers mon Père et dites Lui "Notre Père, qui es aux cieux", nous devrions nous rendre compte que ce n'est pas notre fraternité ou notre rapport de frères et soeurs qui est engagé uniquement, que c'est une façon d'affirmer hautement mais également avec toute l'émotion que nous pouvons avoir, que le Seigneur nous accepte comme Ses frères, parce que c'est Son Père qui est notre Père. Il y a là quelque chose de très important : parce que ce n'est pas un rapport presque sociologique qu'Il établit entre Lui-même et nous. Nous sommes Ses frères, Ses soeurs, et ce n'est que dans ce contexte que nous pouvons parler du Dieu du ciel comme "Notre Père". Ce n'est qu'en Christ, qui est la seule porte qui s'ouvre sur la paternité de Dieu, que nous pouvons devenir les fils et les filles du Très-Haut. Ceci est d'une importance capitale, parce que cela nous indique dès l'abord, immédiatement, qu'il ne peut pas être question de prononcer la prière dominicale sur ce que Olivier Clément appelait aujourd'hui l'horizontalité, dans les rapports humains qui nous unissent, si ténus qu'ils soient. Il ne peut être question de parler de la paternité de Dieu qu'en Christ, dans un acte d'élévation qui nous unit à Lui et qui fait, selon la parole hardie de Irénée de Lyon, qui fait de nous des membres vivants du Christ, à tel point qu'un moment viendra où toutes choses seront consommées et où, tous, nous serons en Christ et dans l'Esprit, le fils unique de Dieu. Voilà un premier point sur lequel je voudrais attirer votre attention. C'est une prière que nous ne pouvons utiliser que dans la mesure où nous sommes profondément unis au Christ, où nous sommes greffés sur Lui et où tout ce qui peut être dit de Lui doit pouvoir être dit de nous. Evidemment, pas avec la plénitude qui est sienne. Nous ne pouvons pas prétendre maintenant à la plénitude de filiation qui est celle du Fils unique de Dieu devenu homme. Mais nous sommes en route, in via, en mouvement vers cette plénitude ; et dès l'instant où nous avons commencé ce pèlerinage, nous sommes déjà au but — parce que l'une des choses merveilleuses de l'Incarnation, c'est que, par la venue de Dieu en Christ dans ce monde, la fin est déjà intérieure à l'histoire. Nous n'attendons pas la venue du Christ comme quelque chose qui adviendra en fin de compte, elle a déjà eu lieu. La fin, le but est déjà au milieu de nous, entre nous. Si bien qu'en nous unissant au Christ, ne serait-ce que aussi peu que nous savons le faire, nous sommes déjà dans cette relation qui nous permet de parler au Père du Fils unique comme si nous étions déjà suffisamment liés, unis à Lui pour dire de nous ce que nous disons de Lui.

Lorsque nous examinons ensuite la prière dominicale, il me semble qu'elle se divise d'une façon assez claire en deux parties très inégales me semble-t-il : les trois premières pétitions qui ne sont possibles que de la part du Fils de Dieu, ou d'un fils ou d'une fille de Dieu, dans la mesure où il participe à la vie, à la personne du Fils unique ; et ensuite, des pétitions qui nous indiquent un cheminement vers, ou un cheminement à partir de ce point vers la filiation, ou à partir de la filiation vers le monde par le témoignage et par la lutte, la haute lutte qui doit faire de nous une avant-garde du Royaume, qui doit conquérir ce monde et de la cité des hommes faire la cité de Dieu, une cité assez vaste, assez profonde, et assez sainte pour que son premier citoyen puisse être appelé Jésus, le Fils de l'homme, mais aussi Jésus, le Fils de Dieu.

Je voudrais m'arrêter d'abord sur les trois premières pétitions qui nous indiquent ce que le Fils dit à Son Père et ce que nous pouvons dire à notre Dieu dans la mesure où (et parce que) nous sommes déjà intégrés à ce mouvement de filiation.

"Notre Père qui es aux cieux, que Ton règne vienne, que Ton Nom soit sanctifié, que Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel." Je voudrais attirer votre attention sur un point qui me semble d'importance dans toutes les prières. Très souvent nous pensons à la prière comme à une façon de dire à Dieu : fais ce que nous ne pouvons pas faire. Et encore plus souvent : fais ce que nous n'avons aucune intention de faire. Et très souvent aussi, l'intercession apparaît comme une façon pieuse d'accuser Dieu de tous Ses péchés d'omission. Il y a une famine ici, il y a la maladie là, il y a une tragédie ailleurs, et que fais-Tu de tout cela ? Moi je le vois, il faut bien que je Te le rappelle !

Eh bien non, ce n'est pas en cela que consiste l'intercession. Et lorsque nous disons au Seigneur : "que Ton Nom soit sanctifié, que Ton règne vienne, que Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel", c'est un engagement que nous prenons. Nous nous engageons à donner toute notre vie, toute notre intelligence, tout notre cœur, tout notre enthousiasme, toute notre volonté et aussi tout l'effort physique que cela peut comporter, à l'établissement de ce que nous souhaitons advenir. Nous ne demandons pas à Dieu de faire en sorte que tout le monde, par terreur ou pour une autre raison, sanctifie Son Nom. Nous ne Lui demandons pas d'imposer Sa volonté comme un tyran. Nous ne lui demandons pas de régner par la puissance, la force, le pouvoir. Ce que nous lui disons, c'est : Seigneur, je Te connais comme mon Père dans Ton Fils unique qui a été pour moi la révélation de Ton amour infini, inconcevable. Je te connais parce que dans une seule humanité, la divinité même, Toi Seigneur, Tu es devenu accessible. Et de ce fait, parce que je vois et que je sais qu'il n'y a rien de plus merveilleux que cette victoire divine sur un monde déchu, que je m'adresse à Toi avec cette prière et que, par cette prière, je m'engage à faire de Ton Nom un objet de sainteté, que je m'engage à faire de cette terre Ton Royaume — non pas un Royaume de puissance, mais un Royaume de gloire — et de faire vivre sur cette terre Ta volonté qui est toujours une volonté de salut, une volonté de joie et d'émerveillement. Si nous pensons à la signification de la première pétition : "Que Ton Nom soit sanctifié", nous sommes souvent dans le doute. Que cela veut-il dire ? Malheureusement, nous avons très peu de doutes parce que nous ne nous posons pas de questions. Comme dans tant de passages d'évangiles qui nous sont difficiles : nous les acceptons, parce "puisque Dieu le dit, ce doit être vrai, et la façon dont Il le dit est la façon la plus parfaite". Et pourtant, que veut dire cette phrase ? Parce que si nous devons prendre un engagement, si nous devons nous-mêmes devenir actifs dans cette situation, nous devons savoir ce que nous faisons. Pensez à ce qu'est le Nom dans la tradition hébraïque. Dans cette tradition, le Nom contient la personne, et la personne contient le Nom, si l'on peut dire. Je ne parle pas des noms de hasard que nous recevons : Pierre, Paul, Jean, ou des noms de famille qui sont aussi des conventions. Je parle — peut-être serions-nous plus près si nous parlions en terme des noms familiers que nous recevons, qui représentent la relation où nous nous trouvons avec une personne qui nous aime.

Mais il y a autre chose dans le Nom. Il y a un passage de Maimonide, le grand théologien hébreu du 12-e siècle en Espagne, où il nous dit que le Nom sacré de Dieu que nous connaissons seulement par les quatre lettres qui Le représentent (Yod-Hé-Vav-Hé) et que nous lisons par convention Jéhovah ou Yahvé, n'était connu que du grand prêtre de l'année, et que lorsque les prêtres et les fidèles étaient réunis dans le temple et que les hymnes de glorification montaient vers Dieu, il se penchait sur sa balustrade et soufflait ce nom sacré dans les chants du temple. Et ce son, ce nom sacré coulait au travers des chants du temple comme le sang coule au travers d'un corps. C'était la vie même de ses prières qui les emportait vers Dieu. Connaître le nom sacré de Dieu est inaccessible parce que le connaître serait connaître Dieu d'une façon qui dépasse notre capacité. Il en est de même pour les noms des

êtres créés. Adam a pu donner des noms aux êtres qui se sont présentés à lui parce que, avant sa chute, il les voyait avec les yeux de Dieu et les appelait du nom que Dieu leur donnait. Maintenant nous les appelons de noms zoologiques — et nous appelons souvent les autres hommes, quand nous sommes fâchés, par des noms zoologiques. Mais ce n'est pas le nom réel. D'autre part, si vous vous référez au livre de l'Apocalypse, vous verrez un passage où il est dit que à la fin des temps, chacun de nous recevra un nom que lui seul et Dieu connaissent. Un nom qui définit notre relation unique avec Dieu. Parce que chacun de nous est unique pour Dieu, irremplaçable, hors de pair, et que ce nom, peut-être, est le mot qu'il a prononcé lorsqu'il nous a voulus dans ce monde et qu'il nous a appelé à l'existence.

Ce Nom est donc quelque chose d'infiniment précieux. Nous devrions le prononcer avec tout le respect, même si c'est un nom approximatif, comme nous le disons : Dieu, Gott, God, et tant d'autres noms qui signifient Dieu sans Le définir, sans Le contenir si l'on peut dire. Il y avait en tout cas en Sibérie une tribu qui avait perçu la sainteté du nom de Dieu, de telle façon qu'ils avaient renoncé à l'appeler de quelque nom que ce fût. Et lorsque dans une conversation ou dans la prière, ils voulaient indiquer qu'ils parlaient de Dieu ou à Dieu, ils élevaient les mains vers le ciel dans le silence.

Lorsque nous parlons de sanctifier le nom de Dieu, c'est cette attitude pleine de révérence, pleine de respect, de tendresse même, que nous devrions percevoir. Et si nous pensons à la façon dont nous employons le nom des gens qui nous sont proches et que nous aimons particulièrement, la façon dont nous sommes profondément heurtés, blessés, offensés lorsque le nom d'une personne que nous aimons profondément est utilisé dans une phrase pleine de moqueries ou dans un contexte pornographique, vous comprendrez combien il est impossible de prononcer le nom de Dieu ou de parler de Lui autrement que dans un acte d'adoration, de respect, de vénération. Si donc nous disons : "Que Ton Nom soit sanctifié", ce que nous disons c'est que nous prenons sur nous-mêmes de traiter le Nom de Dieu et par son intermédiaire Dieu même avec ce sens d'adoration, de dévotion, de respect, de crainte révérencielle mais non pas de peur — c'est le sentiment qui fait que nous nous prosternons à Ses pieds et que nous n'osons même pas lever les yeux vers Lui, comme saint Pierre demandant à Jésus de quitter sa barque, à l'instant où il a saisi qui Il était, parce qu'il se sentait indigne de Le voir si près de lui.

"Que Ton règne arrive". Il y a quelque chose de très important, je crois, dans le règne de Dieu. C'est que Dieu, objectivement est le Seigneur de tous les seigneurs, et le Roi de tous les rois. Mais Il ne règne pas par la force, Il ne règne pas par le pouvoir. Il a créé un monde et ensuite Il a donné à ce monde la liberté de se déterminer. Le cardinal König de Vienne a écrit un livre qui s'appelle « L'heure de l'homme », qu'il a défini comme l'instant où Dieu S'est reposé de tout Son acte créateur et a transmis à l'homme la charge d'accomplir, d'amener à sa perfection l'oeuvre de création qu'Il avait faite. Un écrivain catholique de France a dit que si nous devons chercher une définition du chrétien, cette définition devrait être : une personne à qui Dieu a confié les destinées du monde. Quelle responsabilité ! Mais ces destinées, même lorsque nous parlons en termes pauliniens, d'une avant-garde du Royaume, ces destinées ne peuvent pas être accomplies par la force.

Jésus-Christ n'a jamais manifesté le pouvoir. Il a commandé à la tempête, au vent, aux démons, à la maladie, Il n'a jamais commandé à un homme. Il a toujours laissé l'homme libre. Pensez au jeune homme riche qui est venu et qui voulait Le suivre — mais pas tout de suite, à celui qui voulait le suivre mais voulait enterrer tout d'abord les siens. Il n'a jamais donné un ordre. Il a toujours fait preuve de ce que l'on peut appeler l'autorité par contraste au pouvoir. Le pouvoir, la protestas c'est une situation dans laquelle je peux imposer ma volonté aux autres, qu'ils l'acceptent ou qu'ils ne l'acceptent pas. L'autorité, c'est la façon dont une personne, profondément imbue de la vérité et possédant la vie, la présente aux autres et disent : je te la donne, si tu veux la prendre. L'autorité, c'est un aspect de la grandeur, c'est un aspect

de la beauté. Platon disait que la beauté, c'est la force de conviction qui réside dans la vérité. Ce n'est que lorsque nous pouvons, mis en face d'une vérité ou de la vérité, dire que c'est merveilleusement beau, que nous sommes convaincus. Tant que nous la considérons comme une vérité objective, nous ne pouvons pas parler en ces termes. C'est un fait extérieur à nous. Ce n'est que la beauté qui nous fait participants à la vérité. Le Christ Lui-même a dit : "Je suis la Vérité". Et lorsque Pilate posait la question : "mais qu'est-ce que la vérité?" il cherchait des vérités intellectuelles, sociales. Il n'avait jamais vu face à face la Vérité incarnée. Ceci est important dans notre attitude par rapport au dogme, par rapport à l'Eglise, aux confessions chrétiennes et au monde qui est en dehors du christianisme, qu'il soit païen ou athée. La vérité est présente, là.

Le troisième terme de cette prière du Fils est "Que Ta volonté soit faite!" Le point culminant que nous pouvons y trouver est le récit du jardin du Mont des Oliviers. Il est important non pas parce que le Seigneur Jésus a accepté d'être crucifié, mais le cheminement qui l'y a amené. Si vous lisez les quatre évangiles en mettant côte à côte deux des textes, on trouve le cheminement suivant : le Christ est seul, face à face avec la mort du monde entier qui pèse sur lui et qui lui est totalement étrangère parce qu'il est la Vie même. Il perçoit la mort comme une horreur qui est au-delà de toute perception humaine. Et Il dit à Son Père : "Puisse cette coupe passer devant Moi". Puisse-je éviter cette mort atroce, contraire à ce que je suis, à la Vérité même de Mon Etre. Ensuite, Il lutte pour entendre la volonté de Dieu et pour accepter l'inacceptable. Et ensuite, Il dit : "si telle est Ta volonté, qu'elle advienne". Et Il lutte encore. Et en fin de compte, Il dit : "Que Ta volonté soit faite". Il est très important pour nous de nous rendre compte que Dieu n'attend pas de nous un acquiescement immédiat et parfait. Ce qu'Il attend de nous, c'est une lutte pleine de courage, pleine de générosité, pleine de fidélité à Son égard et à l'égard de notre grandeur humaine, parce que nous devons être à la mesure du Christ, lorsque nous disons "Que Ta volonté soit faite".

Souvent, lorsque nous prions notre prière égoïste, nous disons "Que Ta volonté soit faite" en conclusion de ces prières comme nous prenons une assurance de façon que de toutes façons notre prière soit accomplie. Je demande que ce qui est contraire à la volonté de Dieu advienne, je conclus ma prière en disant "Que Ta volonté soit faite", et quoiqu'il arrive ... ma prière a été exaucée. Je crois que nous n'avons pas le droit de traiter de cette façon légère, hypocrite la volonté de Dieu et cette pétition.

Ces trois pétitions ne peuvent être prononcées que par le Fils unique dans la plénitude. Elles ne peuvent devenir nôtres que dans la mesure où nous sommes déterminés à être ce que le Fils unique a été au travers de notre fragilité, au travers de notre condition déchue, à l'encontre de tous nos désirs qui nous attirent vers la terre, qui font que nous voulons nous réintégrer au néant, la force d'inertie dont parle saint Paul, contraire à l'élan vers Dieu, et aussi la situation où nous nous trouvons sans cesse entre Dieu qui nous appelle et qui nous dit : Je t'aime, viens, et Satan qui nous dit : Il ment, Il ne te promet rien, qu'est-ce que l'amour ? Moi je te promets la puissance, tout — pensez au Christ dans le désert lorsque Satan Lui a fait ces propositions. Adore-moi, que je devienne ton dieu, et tout ce qui est terrestre t'appartiendra, parce que tout m'a été livré. Et le mot "livré" veut dire délivré par la trahison humaine, arraché à Dieu et transmis au joug de Satan. Nous devons nous rendre compte que nous sommes continuellement entre ces deux volontés. Les Pères de l'Eglise ancienne nous ont enseigné que trois volontés régissent le monde : la volonté de Dieu, toujours bonne, toujours orientée vers notre salut ; la volonté de Satan, toujours mauvaise, toujours orientée vers la destruction, et la volonté de l'homme, si frêle et si tendre, qui est comme le bras d'une balance, qui peut se pencher d'un côté ou de l'autre et donner la victoire à Satan ou à Dieu. A Dieu qui a donné Sa vie pour nous, et à Satan qui nous a donné la mort. Nous devons nous rendre compte quand nous prononçons ces pétitions, de toute l'ampleur du problème, de toute la responsabilité que nous prenons de toute la grandeur que Dieu attend de nous. Parce que Dieu attend de nous que

nous soyons à la mesure de notre Seigneur et de notre Dieu Jésus-Christ, le seul vrai homme. Parce que être homme, c'est être uni à Dieu d'une façon totale, parfaite ; l'image qu'en donne Saint Maxime le Confesseur lorsqu'il essaye de nous faire saisir la signification de l'Incarnation, est que dans l'Incarnation, l'humanité du Christ peut être comparée à un glaive plongé dans une fournaise. Lorsque nous le plaçons dans la fournaise, il est froid, il est gris, il n'a pas d'éclat. Lorsque nous l'en retirons, il est comme le feu, et l'union du feu et du fer est telle que, dit saint Maxime, nous pouvons dorénavant brûler avec le fer et trancher avec le feu. C'est à cela que nous sommes appelés. Tant que nous ne sommes que l'âme qui potentiellement peut être pénétrée de feu, nous sommes encore en deçà de notre vocation. J'attire votre attention sur cette partie de la prière dominicale, avec peut-être trop de lourdeur et d'insistance, parce que je crois qu'elle est la partie la plus difficile, parce que nous la prenons trop facilement. Nous nous tournons vers Dieu et nous disons : fais-le ! En réalité ce que nous devons faire, c'est de dire : je m'engage, de vie et de mort, pour que ces faits adviennent.

A la limite des deux parties, il y a une phrase remarquable : donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien, ou quelle que soit la traduction, c'est à cela que cela se ramène. Qu'est-ce que c'est que ce pain quotidien ? Nous pouvons le voir sur plusieurs plans. Il y a un plan simple et naturel. Nous avons besoin de pain, nous devons nous nourrir du fruit de la terre, nous ne sommes plus enracinés en Dieu de telle façon que nous puissions vivre de rien, que de la parole créatrice et vivifiante de Dieu. Nous sommes déçus, enracinés anciennement en Dieu et partiellement dans la terre dont nous avons été appelés. Nous avons besoin de ce pain. Dieu le sait et c'est dans la simplicité d'une attitude filiale que nous nous adressons à Lui et nous Lui disons : donne-nous ce dont nous avons besoin pour survivre, parce que notre survie est nécessaire à l'accomplissement de notre fidélité et de Ta volonté sur terre. Nous sommes Tes messagers, nous devons vivre, si frêles et si mortels que nous sommes.

Nous savons que dans l'Evangile de saint Jean, le Christ parle de Lui-même comme du pain de vie. Nous avons besoin de Lui en vue d'atteindre la vocation qui est nôtre. Nous avons besoin de Sa Parole et nous avons besoin des sacrements. Dans Sa personne, parole et sacrements sont unis. Mais nous avons besoin de la prédication qu'il a faite, des commandements qu'il nous a donnés, qui ne sont pas des ordres.

Il y a dans ce récit de l'écrivain américain Nathanaël Hotorn l'histoire d'un petit village perché haut dans les montagnes au bord d'un gouffre au fond duquel coulait une rivière. Et de l'autre côté du gouffre, il y avait une roche énorme sur laquelle de temps immémorial leurs ancêtres avaient gravé un visage, un visage d'une beauté surhumaine : le visage de leur Dieu, plein de grandeur en même temps que de tendresse, plein de dignité en même temps que de simplicité. Les gens disaient dans ce village qu'un jour viendrait où ce Dieu vivrait au milieu d'eux. Des années, peut-être des centaines d'années passent. Et un jour, un enfant est né dans ce village, qui dès ses premiers pas se trouve captivé par la beauté de ce visage. Il rampe, il s'assied au bord du gouffre et il regarde. A mesure qu'il grandit, petit garçon, jeune homme, il regarde ce visage. Et plus il le regarde, plus l'expression de ce visage se transmet au sien, comme si ce visage le modelait, comme si l'humilité et la grandeur, comme si la bonté et la dignité de ce visage devenaient siennes. Saint Paul nous dit que le Saint Esprit modèle en nous, à la façon dont on modèle de l'argile, la connaissance de Dieu. Un jour qu'il allait au long de l'unique rue de ce village, les villageois s'arrêtent : leur dieu est venu vivre au milieu de nous.

Quand je dis que nous devons apprendre à regarder le Christ, c'est de cette façon, dans Sa personne, dans Sa parole, dans Ses actions, dans Ses relations avec tout ce qui l'entoure : non seulement avec les personnes, mais avec le cosmos tout entier. Dans le Christ nous avons aussi le sacrement : le pain et le vin de l'Eucharistie se trouvent pénétrés de Sa présence

divine, par les énergies divines. Ils restent du pain et du vin, et mystiquement, merveilleusement, sont en même temps le corps et le sang du Christ.

C'est une limite, parce que sans cela nous ne pouvons pas atteindre à la filiation qui doit faire et qui fait de nous les fils et les filles du Très Haut dans le Fils unique de Dieu vivant.

Si nous continuons notre route vers la fin de la prière, nous nous trouvons en face d'une autre ligne de démarcation, que nous pouvons franchir uniquement avec le Christ : "Pardonne-nous comme nous pardonnons". "Seigneur, Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font". Et nous ne pouvons pas nous engager dans le désert qui va suivre à moins d'avoir accepté avec le Christ cette situation de pardon, cette situation dans laquelle nous sommes en paix avec tous les êtres, tous les hommes, tous les événements, toutes les situations quelles qu'elles soient. Je me rappelle un jeune homme qui, ayant découvert l'existence de Dieu, s'est arrêté un instant et s'est écrié intérieurement : "mais alors Dieu aime toutes Ses créatures. Dorénavant, quoiqu'elles me fassent, qu'elles me tuent, qu'elles me tourmentent, qu'elles me rejettent, qu'elle m'affament, qu'elles me privent de tout, je ne saurais que les aimer parce que je veux être avec Dieu par rapport à ces créatures". Voilà une autre ligne de démarcation. La première nous indiquait un mouvement vers l'affiliation, maintenant nous sommes engagés ailleurs. Où allons-nous ? Nous allons au combat.

"Seigneur, ne nous laisse pas succomber à la tentation". "Seigneur, ne nous soumet pas à une épreuve qui soit au-delà de nos forces. Seigneur, sois avec nous, parce que nous nous engageons dans un monde inconnu, dangereux, dans le monde déchu, dans le monde où l'avidité, la haine, la peur régneront, dans un monde de bêtes sauvages. Viens !"

Et lorsque nous nous tournons vers Dieu et lui disons : Seigneur, donne-moi la force de faire face à ce qui m'attend, le Seigneur nous répond comme Il a répondu à saint Paul, qui lui faisait la même demande. Il nous répond : "Ma grâce te suffit, Ma force se déploie dans ta faiblesse". Non pas dans notre paresse, notre veulerie, notre peur, notre lâcheté, non ! Mais dans la fragilité de notre être, dans le fait que, appelés à être comme le Fils de Dieu, nous sommes des enfants de Dieu déchus, profondément blessés de corps et d'âme, nous n'avons pas la force nécessaire. Mais nous n'avons pas besoin de la force, parce que ce qui doit être réussi, ce qui doit être obtenu, de toutes façons est au-delà de toute force humaine. Devenir les enfants du Dieu vivant, devenir des membres vivants du Christ, devenir le temple du Saint Esprit ? Qui pourrait le faire avec sa force humaine, en déployant toute son énergie ? Tout ce que nous pouvons faire, c'est de nous ouvrir, de devenir souples, de devenir transparents et de laisser la grâce de Dieu s'engouffrer en nous à la façon dont le vent s'engouffre dans une voile qui est sagement dirigée et qui permet à une lourde carène d'être transportée au-delà de l'océan par une voile si frêle, et pourtant le seul point de rencontre avec le souffle, avec l'Esprit.

Donc "Ne nous laisse pas succomber à la tentation", "Délivre-nous du pouvoir du Malin". Il y a là deux façons de traduire le passage. Nous pouvons dire "le mal" ou nous pouvons dire "le malin". En Angleterre nous insistons dans notre diocèse russe, pour l'expression "délivre-nous du Malin", parce que actuellement, même dans le monde chrétien, tant de personnes ne croient plus à l'existence objective d'anges des ténèbres et d'un mal personnel, personnalisé. Et quand nous disons "délivre-nous du Mal" trop facilement, les gens pensent aux difficultés, aux calamités de la vie, à toutes les choses qui détruisent le bonheur ou la stabilité, ou l'harmonie. En réalité, nous sommes en route pour un combat, un combat face à face avec Satan. Nous devons nous lier avec lui dans une lutte sans merci. Et ce n'est que dans le pouvoir de l'Esprit Saint que nous pouvons faire face à son regard qui tue.

Vous avez peut-être remarqué que dans les icônes le Seigneur, la Mère de Dieu, les saints, sont toujours représentés de face, parce que nous devons plonger notre regard dans le leur. Les démons sont toujours représentés de profil, parce qu'il est impossible de rencontrer le regard de Satan et de ne pas être hypnotisé, saisi, prisonnier. "Délivre-nous du Malin".

Nous terminons notre prière par une exclamation extraordinaire : "Car c'est à Toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire, Père, Fils et Saint Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles".

Je voudrais reprendre ce passage d'un autre point de vue. Je vous ai indiqué que ce qui m'a permis de saisir une valeur de vie dans la prière dominicale, de la voir, comme une voie tracée de la chute la plus profonde vers la libération en Christ et l'affiliation en Dieu, c'est le parallèle que j'ai trouvé entre l'Exode et la prière dominicale. Les Hébreux étaient venus au pays d'Egypte librement. Ils y étaient venus parce qu'ils avaient faim et parce qu'il y avait du pain en Egypte. Mais ils n'étaient pas venus en esclaves, ils étaient venus de leur propre volonté. Mais très vite, parce qu'ils dépendaient des Egyptiens, parce qu'ils dépendaient du pharaon, parce que leur survie dépendait de ce qu'ils seraient nourris et logés, ils sont peu à peu devenus esclaves ; et la seule chose qui leur restait de leur passé, ce n'était pas leur liberté d'enfants de Dieu, la liberté du peuple élu, c'était la certitude que leur Dieu était le Dieu vivant, et que du plus profond de leur déchéance, esclaves qu'ils étaient d'êtres humains, ils pouvaient dire : "Gloire à Toi Seigneur ! A Toi appartient la gloire, à Toi appartient le règne, à Toi appartient la puissance ! Tout ce qui nous fait esclaves n'est rien au regard de ce que Tu es et de ce que Tu peux".

Et lorsque dans cette adoration née de l'esclavage, née de la souffrance adversaires de Dieu qui les appelait à la plénitude de la vie, qui les appelait à être pleinement le peuple élu, à être ce qu'ils étaient appelés à être sans le savoir, la nation d'où naîtrait le Fils de Dieu incarné.

Ensuite, ils se sont engagés dans le désert. Vous pouvez lire dans l'Ecriture Sainte combien de fois ils se sont souvenus de la nourriture qu'ils avaient en Egypte. Ils étaient nourris, quoique esclaves. Ils étaient libres mais affamés. Et cette hésitation constante entre le désir d'être nourris à tout prix et le désir d'être libre et dignes d'eux-mêmes, et dignes de Dieu, a été une lutte constante : quarante ans ils ont marché, de haut en bas, jusqu'à ce que la génération des esclaves meure et que la génération suivante naisse — celle qui n'avait pas connu l'esclavage, mais qui n'avait connu que les difficultés et les tragédies de la vie du désert. Et ce n'est qu'alors que Dieu les a mis face à face avec le Sinaï et les commandements. Les commandements étaient à ce moment des indications précises ; obéissez, et vous apprendrez à vivre dans la maîtrise de vous-mêmes, et ce n'est que par la maîtrise de vous-mêmes que vous pourrez atteindre à la liberté qui est autre chose qu'une simple maîtrise, qui est une relation d'amour entre vous, et avec Dieu. Et cela nous amène à la Mer Rouge, qui est représentée dans la prière dominicale, à ce qu'il me semble, par cette phrase : "pardonne-nous comme nous pardonnons". Une fois qu'ils sont passés, ils sont dans le désert, les luttes commencent. Ils errent. Une génération meurt. Ils reçoivent la Loi. Mais ils sont au-delà de la servitude. Ils peuvent mourir, mais ils meurent libres. Et ce n'est qu'ensuite qu'ils peuvent entrer dans la Terre Sainte.

Si vous regardez les Béatitudes et si vous essayez de les placer entre la servitude d'Egypte et l'entrée en Terre Sainte, et l'établissement du peuple élu en Terre Sainte, vous verrez que toutes ces Béatitudes représentent des situations successives et un cheminement intérieur, une loi intérieure qui les conduisait. Si l'un d'entre vous féru de Liturgie se tourne vers le rite du baptême, il verra combien c'est un départ de l'esclavage d'Egypte pour atteindre à la liberté des enfants de Dieu.

Le pain, la terre, la liberté que nous offre le Seigneur dans les termes qui ont été exposés (coupure)

Dès le début, le démon dans l'Écriture Sainte est appelé le menteur. Il est aussi appelé le meurtrier — le premier meurtrier. Parce qu'il essaye de créer, au lieu d'un monde concret, réel, où l'on puisse vivre, un monde fantaisiste, irréel, dont on meurt. Cette situation est un mensonge en soi, dont on ne peut que mourir. Il y a un passage dans l'Évangile qui me frappe toujours de ce point de vue : au jugement de Pilate, quand Pilate demande : voulez-vous que je délivre, que je libère Barabbas, ou Jésus, qu'on appelle le Roi des Juifs ? Ce que je trouve d'atroce, c'est ce *Barabbas* veut dire : le fils du père. C'est l'une des choses les plus atroces parce que le Fils du Père, unique, est rejeté en vue de quelqu'un qui porte ce nom caricatural de "fils du père".

Dans l'histoire, dans l'Écriture, dans toutes les situations, ce rapport entre ce que fait Dieu et ce que fait Satan est sans cesse cette tromperie, cette duplicité. Au jardin de l'Éden, Satan ne dit pas : révoltez-vous contre Dieu, il leur dit : "mangez du fruit de la connaissance" et vous serez ce que Dieu est, mais sans faire l'effort d'entrer dans la pensée de Dieu, de communier avec Lui, sans cette révélation intérieure à quelqu'un. Essayez de connaître le monde créé à partir du monde créé, de l'intérieur, et l'homme est trompé.

Mais ce qui lui est proposé, c'est de faire exactement ce que Dieu attend de lui, mais d'une façon qui le détruira. Et toute l'Écriture Sainte, toute l'histoire des saints et de l'Église nous parle dans les mêmes termes ou nous indique la même direction de pensée.

Nous n'avons pas pris sur un mal non personnel. C'est comme un brouillard qui nous entoure. Nous sommes aveuglés, étouffés, mais nous ne pouvons pas lui faire face. Nous pouvons faire face à Satan, aux anges des ténèbres. L'Épître de saint Jude nous dit que lorsque l'archange luttait contre Satan pour la possession du corps de Moïse, il n'a pas osé dire un mot d'accusation contre Satan. Il lui a dit : "que Dieu t'interdise". Je crois qu'il y a toute une ascèse que nous devons atteindre qui nous empêche de haïr celui qui nous attaque ou celui qui nous détruit. À l'instant où nous haïssons celui qui nous attaque, nous nous plaçons sur son terrain et nous sommes sûrs d'être vaincus. Le Seigneur nous dit : "Aimez vos ennemis". Ce n'est pas un commandement moral général. Soyez bons et ne faites pas de mal à qui que ce soit ... C'est quelque chose de plus poignant que cela. Je voudrais vous donner un exemple de la façon dont on peut traiter ses ennemis. Un de mes amis, beaucoup plus âgé que moi, qui avait été soldat pendant la grande guerre, avait perdu un bras ; il s'est trouvé dans un camp de concentration pendant l'occupation allemande pour résistance. Il a passé quatre ans en camp de concentration. Quand il en est revenu, je l'ai rencontré, dans le quinzième arrondissement à Paris, et je lui dis : qu'avez-vous rapporté du camp ? Il m'a répondu : l'angoisse. Je savais qu'il était un homme de grand courage, et un homme d'une foi que je croyais inébranlable. Je lui dis : mais alors, avez-vous perdu votre foi ? Il m'a dit : non, ma foi est entière. Mais pendant quatre ans, j'ai été soumis aux sévices, aux violences, j'ai été en danger de mort, en danger de torture, et chaque fois que je me trouvais en danger, ou bien chaque fois que le danger devenait une réalité physique ou morale, je pouvais me tourner vers Dieu et Lui dire : Seigneur, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font". Maintenant, je suis libre. Ceux qui nous ont tourmentés d'une façon aussi atroce n'ont peut-être pas changé. Mais quand je me tourne avec compassion, d'un cœur brisé vers Dieu et que je lui dis : "Seigneur, pardonne", comment peut-Il accepter ma prière ? Je ne peux pas Lui prouver ma sincérité, je ne suis plus une victime.

Cette attitude est celle que nous pourrions avoir par rapport à tous nos ennemis, quels qu'ils soient.